

ONNÉES  
AMITES  
Mathias Rambaud

commencé au Paradis, un bar station balnéaire. Serveur le s d'un été, Mathieu y fait la ce d'un père et de ses deux r, l'aînée « *qui porte l'amour* », et Abigaëlle, la cadette, plus troublante tant elle volée d'un nimbe de « *dangers* » fascine Mathieu, ce dont le dit vite : « *Pourquoi ne passez pas les vacances sur l'île avec* », épris, tenté par l'aventure, et le voici qui débarque sur l'île où vit la famille et où père.

filles dont la beauté affole s – et dont le père n'aimerait s'égarassent dans la voie em- r les femmes nues qu'il t autrefois « *se livrant aux* » à elles commandés par des et un Mathieu subjugué par sère, c'est la force, la sub- tuidité du désir que Mathias né en 1978, et auteur du *Éjours et des lieux* (Arléa, en exergue. Et ce, avec d'au- acuité qu'Abigaëlle est le une vierge ingénue. Sa virgi- le temps est compté choisi celui par qui elle sera est pas synonyme d'igno- n désir et de son sexe. Indo- eant dans chaque chose « *par e inclination secrète réalisée du* », elle nage en apnée dans e, très consciente du goût des rtes que son comportement e. D'où un livre qui s'inscrit entre attendre et atteindre, ploi entre l'inavouable et . Un livre où la nudité dé- pouvoir d'effraction, où tout trahison et où la sexualité est ne moyen de reculer les li- connu.

Richard Blin

de Roux, 192 p., 18 €

# L'homme jetable

QUE DISENT DE NOUS TOUS CES DÉCHETS PRODUITS, EFFACÉS, RECYCLÉS ? QUELLE EST CETTE CHOSE QUE NOUS NE SAURIONS VOIR ? LUCIE TAÏEB AFFRONTÉ CET IMPENSÉ.

**F**reshkills est une dérive solitaire au cœur de nos vies post-modernes. Notre humaine condition qui, par défaut de mémoire ou par ignorance, continue de guetter l'horizon lumineux alors qu'à ses yeux se dérobe l'immense décharge sur laquelle elle est construite. Une humaine condition elle-même faite de l'étoffe nauséabonde du rebut ? C'est avec les ongles que Lucie Taïeb gratte le goudron noir d'asphalte de notre déni.

Dans *Yucca Mountain* (Zones sensibles, 2012), John D'Agata traitait du projet d'enfouissement des déchets nucléaires américains dans le Nevada, à 140 km de Las Vegas. Si l'administration Obama avait finalement abandonné le projet, les déchets subsistent et la question de leur stockage plane, depuis lors, sur chaque gouvernement comme une ombre.

Autre ombre : le projet Freshkills. Faire de la plus grande décharge du monde, située sur Staten Island, au sud du très chic Manhattan, un parc naturel. Lieu miraculeux d'une résilience écologique ! Lucie Taïeb s'y rend en 2015, arpente le parc, la ville, recueille des témoignages, compulse des livres sur le thème du déchet, se remémore ses recherches universitaires (*Territoires de mémoire : L'écriture poétique à l'épreuve de la violence historique*). Elle se laisse traverser par le lieu. Sauf qu'il s'agit moins ici d'errer dans les sentes bucoliques d'un paysage naguère dévasté que de faire face à l'entreprise systématique « *d'invisibilisation des déchets* » et d'effacement des traces. Si le Freshkills du XXI<sup>e</sup> siècle est certes l'image d'une rédemption, il est surtout l'expression vive d'une violence qui face à l'impensé fait le choix de réduire le réel à un simulacre livré aux vertus réparatrices du storytelling. Et cela est proprement insupportable. Pas seulement parce qu'il est un récit en toc mais parce qu'il s'ajoute à tous les autres récits de « *surdité et d'aveuglement volontaires dont nous savons faire preuve collectivement* ».

Et que disent au promeneur les strates

enfouies de ce lieu sinon la gestion rationnelle de l'espace urbain ? 1947 : ouverture de la décharge dans le plus grand mépris des habitants de l'île et parce que le déchet est une source de profit. 1993 : le maire Giuliani s'engage à fermer « *The Dump* ». Promesse tenue à des fins électoralistes. Mars 2001 : fermeture officielle de la décharge. Septembre 2001 : réouverture provisoire de Freshkills pour accueillir les tonnes de gravats générés par l'effondrement des Twins Towers et, personne ne l'ignore, les restes de corps humains non identifiables. Pour autant, il y a ce magnétisme qu'exercent ces lieux de relégation, « *là où tout s'achève rôdent encore les fantômes de la convoitise et de la jouissance (...) et s'exhibe la vanité de ce qui eut de la valeur et s'en trouve désormais dépourvu* ». Le devenir-rebut... auquel l'auteure nous confronte alors même que Freshkills apparaît dans toute la beauté de « *son aura de négativité* ».

Recycler la terre, réparer, renommer... Une économie circulaire bien peu vertueuse mais dont « *la littérature lève, parfois, le voile* » pour peu qu'on déniche dans la langue la vacuité des paroles, des images. Toutes ces mystifications languagières, ces figures d'omission qui, plutôt que d'êtreindre la complexité du monde, le vide de sa substance. La littérature est un rempart à la langue technocratique opérant son travail de sappe. Victor Klemperer l'analyse magnifiquement dans *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich* et on se dit que si Taïeb n'en parle pas, c'est que chaque page de sa *narrative non-fiction* en est pétrie.

La littérature au ras de l'expérience sensible, au plus près de la peau qui frémit, du corps anesthésié par l'épreuve du réel, corps halluciné, emporté par ses propres monstres car ainsi que l'écrit Ingeborg Bachmann, citée par Lucie Taïeb, « *les êtres humains peuvent prétendre à la vérité* ».

Christine Plantec

Freshkills, de Lucie Taïeb

La Contre Allée, 141 pages, 15 €